



Groupes WhatsApp de parents d'élèves : le cauchemar des enseignants



Pour les professeurs et chefs d'établissements, régulièrement ciblés par certains parents d'élèves, "le phénomène est à prendre très au sérieux".

Pascal GUYOT / AFP

Article Abonné

C'est officiel, Laurent fait désormais partie de la grande communauté des parents d'élèves. La preuve : il est abonné au groupe WhatsApp de la classe maternelle de sa fille, inscrite dans une école du XV^{ème} arrondissement de Paris. Un compte réservé aux parents qui s'y échangent bons plans et conseils, donnent des précisions sur les devoirs ou des informations sur la prochaine sortie scolaire. "Hélas, on n'y trouve pas que ça ! Il y a aussi toutes ces sollicitations anecdotiques, du style 'il fait froid ce matin, à votre avis dois-je mettre une doudoune à mon fils ?'", soupire le trentenaire, qui croule sous les notifications quotidiennes. Il arrive aussi que de petits incidents se transforment en affaires d'Etat. "Récemment, des parents ont commencé à se plaindre de certains animateurs qui, selon les dires de leurs enfants, privaient les élèves de dessert ou minutaient leur passage aux toilettes, raconte Laurent. Des faits certes inadmissibles s'ils sont avérés. Mais, avant même de se renseigner auprès des intéressés, des membres du groupe ont immédiatement commencé à échafauder une action en justice."

Ces dernières années, ces fameuses boucles WhatsApp ont peu à peu remplacé le traditionnel "petit café du matin" autour duquel certains parents avaient l'habitude d'échanger infos et potins sur l'école. Le vrai tournant date du premier confinement, au moment où les familles, assignées à résidence, ont été obligées de recourir aux outils numériques pour garder contact avec l'enseignant ou échanger entre elles. Un outil particulièrement utile dans les écoles primaires qui ne bénéficient pas de plateformes numériques de travail dédiées. Guillaume, qui habite le quartier du Marais, à Paris, loue ainsi son côté pratique. Si sa fille oublie son cahier de maths, il lui suffit de lancer un appel au secours pour qu'une bonne âme lui envoie illico une photo de l'exercice à faire. "Cela nous permet aussi de reprendre un peu le pouvoir sur une institution jusqu'ici très fermée sur elle-même, poursuit ce père. Ras-le-bol de ce système éducatif français vertical où les profs dispensent leur savoir, les élèves écoutent et les parents n'ont qu'à se taire !" Sa fille étant en CM2, Guillaume scrute également avec attention un compte Twitter dédié aux différents problèmes rencontrés au sein du collège que sa fille rejoindra l'année prochaine. Face à "l'absentéisme des profs", à "l'opacité d'Affelnet"



(système d'affectation dans les lycées) ou aux "surcharges d'effectifs dans les classes", la résistance s'organise sur le Web.

Ces groupes WhatsApp se transforment également parfois en bureaux des réclamations. La parole y est d'autant plus libérée que les conversations échappent le plus souvent aux regards des enseignants. "Impossible de les infiltrer pour savoir ce qui s'y dit", regrette cette enseignante de région parisienne dont la hantise est de devenir, un jour, la cible de propos malveillants ou diffamatoires sans le savoir. "La présomption d'innocence ? Une notion bien souvent ignorée des utilisateurs de ce type de comptes", soupire Audrey Chanonat, secrétaire nationale de la commission éducation et pédagogie du SNPDEN. Bruno Bobkiewicz, président de ce syndicat de chefs d'établissement, confie également son inquiétude face à l'augmentation du nombre de dérapages. "Nous avons de plus en plus de retours de personnels victimes de diffamation sur les réseaux sociaux", confirme-t-il. Une simple faute d'orthographe dans un écrit, ou une erreur dans un intitulé d'exercice peut suffire à allumer la mèche. "Le phénomène est à prendre très au sérieux. Depuis l'affaire Samuel Paty, on sait qu'une simple rumeur peut parfois aboutir à un drame", alerte Bruno Bobkiewicz. Pour lui, ces excès illustrent le climat actuel de défiance vis-à-vis de l'institution. La prof d'histoire traitée de "conne"

Dans une enquête, menée entre le 16 mars et le 6 mai 2021 par le chercheur Georges Fotinos avec le SNPDEN et la Casden, banque coopérative de la fonction publique, la moitié des chefs d'établissement interrogés (54%) constatent une dégradation des relations avec les parents d'élèves depuis la crise sanitaire. Véronique, habitante de Courbevoie (Hauts-de-Seine), a ainsi été témoin d'échanges très virulents sur le compte WhatsApp des parents de la classe de son fils quand il était en 4e. Les faits se sont déroulés en 2020, pendant le confinement. "Tout a commencé par une critique en règle du prof de technologie qui, selon certains parents, avait recours à des méthodes dépassées, se souvient-elle. Puis ce fut au tour de la prof de maths d'être accusée de ne pas bien assurer ses cours à distance et à la prof d'histoire d'être traitée de "conne". La mère de famille, qui s'est émue de la teneur de ces propos auprès de l'administrateur du compte, s'est vu rétorquer que cela relevait de leur "liberté d'expression". "Scandaleux !" s'insurge une enseignante de ce même établissement qui a eu accès aux captures d'écran. Et la jeune femme de dénoncer l'"attitude consumériste" d'un nombre croissant de parents d'élèves. "Dans certains lycées accueillant un public favorisé, comme le nôtre, il n'est pas rare que certains se permettent de juger notre travail ou fassent pression sur l'enseignant pour qu'il annule l'évaluation d'un contrôle jugé trop difficile", dénonce-t-elle.

Pour l'association Autonome de solidarité laïque qui édite, chaque année, un baromètre du climat dans les établissements scolaires, l'usage renforcé des outils numériques depuis la crise du Covid a inévitablement déplacé les conflits sur ce terrain. "A voir si ce phénomène s'installera durablement dans le temps", interroge sa secrétaire générale Sylvie Guyot. Les enseignants, eux, se disent de plus en plus prudents et tentent de faire preuve de solidarité. "L'année dernière, un parent d'élève d'une autre classe que la mienne m'a envoyé une photo qui circulait sur le compte WhatsApp auquel il appartenait, raconte Muriel, qui enseigne dans les Yvelines. On y voyait une fillette couverte de piqûres de chenilles. L'incident s'était déroulé pendant la sortie scolaire organisée par ma collègue. Je l'ai évidemment toute de suite contactée. Elle n'était même pas au courant !" La mère de l'élève en question recherchait d'autres témoignages de parents concernés dans le but, sans doute, de monter un dossier. "Cette mère aurait dû avoir comme premier réflexe d'en parler avec la professeure de sa fille !" déplore Muriel, qui raconte avoir elle-même fait les frais d'une rumeur il y a une dizaine d'années. "Des parents en avaient après moi car je leur avais conseillé de prendre rendez-vous pour leur enfant chez l'orthophoniste. Ils s'étaient mis à raconter



partout que ma méthode de lecture rendait les élèves dyslexiques, se souvient-elle. Vous imaginez ce que ça aurait donné s'ils avaient fait partie d'un groupe WhatsApp !"

Pour contourner les dérives liées à l'usage de cet outil, par ailleurs très pratique, Delphine Guichard, directrice d'école en Sologne, a trouvé la solution. "J'utilise l'application Klassly, un système de messagerie instantanée qui ressemble à celui de WhatsApp et me permet de communiquer facilement avec les familles", explique l'enseignante. Une de ses fonctionnalités permet également aux parents d'échanger uniquement entre eux. "Le fait que l'outil dépende de l'école limite les risques de dérapages", se félicite Delphine Guichard.



Avec l'opacité du système Parcoursup, les changements d'organisation du bac, tous les problèmes liés au recours à l'enseignement à distance, les boucles WhatsApp peuvent en effet avoir un côté rassurant pour les familles parfois soumises à rude épreuve. "Moi je trouve ça très pratique et efficace, se félicite Valérie, domiciliée dans le XVIème arrondissement de Paris. Dans le groupe, il y a bien une maman un peu *border line* qui tente de temps en temps de lancer une petite polémique mais ça ne prend pas. On est tous assez raisonnables pour ne pas surenchérir." Laurent, lui, a un avis bien plus mitigé : "A force de lire tous ces messages de parents qui imaginent sans cesse le pire et sont dans la critique permanente, j'en viens à me poser des questions que je ne me posais pas avant. Il y a un côté toxique indéniable." Véronique, après sa mauvaise expérience a, quant à elle, opté pour une solution radicale : "Je refuse systématiquement de faire partie du moindre groupe WhatsApp de parents." Même si elle avoue sa crainte de passer à côté d'une information cruciale. "Partir ou rester... Il n'y a pas de solution idéale".

